



Le Saint-Siège

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS

AU MAROC

[30-31 MARS 2019]

MESSE

HOMÉLIE DU SAINT-PÈRE

Complexe sportif Prince Moulay Abdellah (Rabat)

Dimanche 31 mars 2019

[Multimédia]

« Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers » (Lc 15, 20).

C'est de cette manière que l'Évangile nous place au cœur de la parabole qui montre l'attitude du père en voyant son fils revenir : touché au plus profond, il ne le laisse pas arriver à la maison, alors qu'il le surprend en courant à sa rencontre. Un enfant regretté et attendu. Un père ému lorsqu'il le voit revenir.

Mais cela n'a pas été le seul moment où le père a couru. Sa joie serait incomplète sans la présence de son autre fils. C'est pourquoi il sort aussi à sa rencontre pour l'inviter à participer à la fête (cf. v. 28). Mais, il semble que le fils aîné n'ait pas apprécié les festivités de bienvenue, que cela lui ait coûté de supporter la joie du père ; il ne salue pas le retour de son frère et dit : « ton fils que voilà » (v. 30). Pour lui, son frère demeure perdu, parce qu'il l'a déjà oublié dans son cœur.

Dans son incapacité à participer à la fête, non seulement il ne reconnaît pas son frère, mais il ne reconnaît pas non plus son père. Il préfère la situation d'orphelin à la fraternité, l'isolement à la rencontre, l'amertume à la fête. Non seulement il lui est difficile de comprendre et de pardonner à son frère, mais il ne peut pas non plus accepter d'avoir un père capable de pardonner, prêt à

attendre et à veiller afin que personne ne reste dehors ; en définitive, un père capable de ressentir de la compassion.

Sur le seuil de cette maison le mystère de notre humanité semble se manifester: d'un côté, il y a la fête pour le fils retrouvé, et, de l'autre, un certain sentiment de trahison et d'indignation provoqué par la fête de son retour. D'un côté l'hospitalité pour celui qui a fait l'expérience de la misère et de la souffrance, et qui en était même arrivé à sentir et à vouloir se nourrir de ce que mangeaient les porcs ; de l'autre, l'irritation et la colère pour le fait d'avoir donné une telle accolade à qui n'en était pas digne ni le méritait.

Ainsi, une fois de plus, est mise en lumière la tension vécue dans nos peuples et nos communautés, et aussi en nous-mêmes. Une tension qui depuis Caïn et Abel nous habite et que nous sommes invités à regarder en face : qui a le droit de rester parmi nous, d'avoir une place à nos tables et dans nos assemblées, dans nos préoccupations et nos occupations, sur nos places et dans nos villes ? Cette question fratricide semble continuer à résonner : Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? (cf. *Gn 4, 9*).

Sur le seuil de cette maison apparaissent les divisions et les affrontements, l'agressivité et les conflits qui frappent toujours aux portes de nos grands désirs, de nos luttes pour la fraternité et pour que toute personne puisse faire l'expérience dès maintenant de sa condition et de sa dignité de fils.

Mais dans le même temps, sur le seuil de cette maison brillera en toute clarté le désir du Père, sans élucubrations ni excuses qui lui enlèvent de la force : le désir que tous ses enfants prennent part à sa joie ; que personne ne vive dans des conditions inhumaines, comme le jeune fils, ni en orphelin, dans l'isolement ou l'amertume comme le fils aîné. Son cœur veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité (cf. *1 Tm 2, 4*).

Certes, les circonstances qui peuvent nourrir la division et la confrontation sont nombreuses ; les situations qui peuvent nous conduire à nous affronter et à nous diviser sont indiscutables. Nous ne pouvons pas le nier. La tentation de croire en la haine et en la vengeance comme moyens légitimes d'assurer la justice de manière rapide et efficace, nous menace toujours. Mais l'expérience nous dit que la seule chose qu'apportent la haine, la division et la vengeance, c'est de tuer l'âme de nos peuples, d'empoisonner l'espérance de nos enfants, de détruire et d'emporter avec elles tout ce que nous aimons.

C'est pourquoi Jésus nous invite à regarder et à contempler le cœur du Père. C'est seulement à partir de là que nous pourrons, chaque jour, nous redécouvrir frères. C'est seulement à partir de ce vaste horizon, capable de nous aider à dépasser nos logiques à courte vue qui divisent, que nous serons en mesure de parvenir à un regard qui ne prétend pas clore ni abandonner nos différences en cherchant éventuellement une unité forcée ou la marginalisation silencieuse. C'est

seulement si, chaque jour, nous sommes capables de lever les yeux vers le ciel et de dire *Notre Père*, que nous pourrions entrer dans une dynamique qui nous permet de nous regarder et de prendre le risque de vivre, non pas comme des ennemis, mais comme des frères.

Le père dit à son fils aîné : « Tout ce qui est à moi est à toi » (Lc 15, 31). Et il ne se réfère pas seulement aux biens matériels mais au fait de participer aussi à son amour même et à sa propre compassion. C'est l'héritage et la richesse les plus grands du chrétien. Pour que, plutôt que de nous évaluer et de nous classer à partir de notre condition morale, sociale, ethnique ou religieuse, nous puissions reconnaître qu'il existe une autre condition, que personne ne pourra supprimer ni détruire puisqu'elle est pur don : la condition d'enfants aimés, attendus et célébrés par le Père.

« Tout ce qui est à moi est à toi », également ma capacité de compassion, nous dit le Père. Ne tombons pas dans la tentation de réduire notre appartenance de fils à une question de lois et d'interdictions, de devoirs et de conformités. Notre appartenance et notre mission ne naîtront pas de volontarismes, de légalismes, de relativismes ou d'intégrismes mais de personnes croyantes qui supplieront tous les jours, avec humilité et constance : que ton Règne vienne sur nous.

La parabole évangélique présente une fin ouverte. Nous voyons le père prier son fils aîné d'entrer et de participer à la fête de la miséricorde. L'Évangéliste ne dit rien sur la décision que celui-ci a prise. Se sera-t-il joint à la fête ? Nous pouvons penser que cette fin ouverte a été écrite pour que chaque communauté, chacun de nous, puisse l'écrire avec sa vie, avec son regard et son attitude envers les autres. Le chrétien sait que dans la maison du Père, il y a beaucoup de demeures, seuls restent dehors ceux qui ne veulent pas prendre part à sa joie.

Chers frères, chères sœurs, je veux vous remercier pour la manière dont vous rendez témoignage de l'Évangile de la miséricorde en ces lieux. Merci pour les efforts réalisés afin que vos communautés soient des oasis de miséricorde. Je vous encourage à continuer en faisant grandir la culture de la miséricorde, une culture dans laquelle personne ne regarde l'autre avec indifférence ni ne détourne le regard quand il voit sa souffrance (cf. Lett. ap. *Misericordia et misera*, n. 20). Continuez auprès des petits et des pauvres, de ceux qui sont exclus, abandonnés et ignorés, continuez à être des signes de l'accolade et du cœur du Père.

Que le Miséricordieux et le Clément – comme l'invoquent si souvent nos frères et sœurs musulmans – vous fortifie et rende fécondes les œuvres de son amour.